

L. D'ASCO
RÉDACTEUR EN CHEF

Tous les Bureaux de Poste reçoivent les abonnements à la *Bavarde*.

ABONNEMENTS
France..... UN AN FR. 12
Étranger..... — 18
On reçoit les abonnements de TROIS et de SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Province : 27, rue de Clignancourt.
Lyon : 35, rue Thomassin, boîte, place des Terreaux, 6, à Lyon.

LA BAVARDE

Journal d'indiscrétions, littéraire, satirique, mondain, théâtral, financier

PARAISANT LE JEUDI A PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
François RABELAIS.

L. D'ASCO
RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS
France..... UN AN FR. 12
Étranger..... — 18
On reçoit les abonnements de UN AN, TROIS et SIX mois sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

LES ANNONCES ET RÉCLAMES sont exclusivement reçues à l'Agence V. FOURNIER

COMMENT LES REINES TIRENT LES ROIS

Tirage justifié
60.000 EXEMPL.

LES GATEAUX DES ROIS

DE

Mesdames les Reines

Après la Noël cette grande fête des charcutiers, qui glorieusement truffe, pérorne et dresse derrière la crèche, des autels à l'obèse déesse Mangeaille, viennent les Rois triomphants de la pâtisserie. Ceux-là ne sont pas à craindre. Leur règne est éphémère, leur spectre et leur couronne sont faits d'illusions. Le gâteau d'Hermine dans lequel ils se drapent est une serviette damassée. Il n'y a pour eux ni hérédité, ni race, ni conquête, ils montent sur leur trône d'un soir et par la volonté du tout-puissant hasard et la abandonnent sans coup d'état. Ces rois sont de bons enfants qui se moquent de toutes les provinces du monde et ne cherchent à conquérir que la rose du corsage voisin. S'ils prennent quelque forteresse d'assaut c'est la taille d'une belle fille et si par surprise ou machiavélisme, ils débordent quelque chose à l'aveugle d'une fleur. Voilà des rois comme je les comprends. Il n'est pas de budget, ne prélevant aucun impôt et défilant les cordons de leur écharpe pour mettre leur peuple en liesse. Pas fiers ils chantent des refrains gaulois et boivent dans le verre de l'une ou de l'autre : après la brune la blonde. Pour eux, pas de frontières. Ils savent franchir toutes les Pyrénées lorsqu'il s'agit d'aller à la rencontre d'un joli minois et dans l'ombre sous la table leurs genoux ignorent qu'il est des limites qui séparent un état d'un autre. Ils n'ont contre eux qu'un anarchiste qui s'appelle Cupidon et la seule dynamite qu'on fasse éclater après d'eux est le champagne. Avec une rose ou un gardénia en guise de fleur de lys, ils arrivent tout en manière de bouc-é en la mystérieuse galeite, et pas une voix ne s'élève pour les conspuer.

Le roi ! le roi ! Vive le Roi ! le Roi boit.

La coutume est vieille, très-vieille, les Rois ont toujours bu, toujours les Rois boiront lorsque viendra le mois de janvier. Les trônes comme des fruits trop mûrs tomberont les uns après les autres, on mettra tous les emblèmes royaux dans les musées, les Républiques succéderont aux Républiques, mais toujours comme un souvenir. Ironique du passé, comme un conte badin, comme une caricature plaisante des siècles écoulés, reviendra avec l'année nouvelle le traditionnel gâteau à ces fêtes et son panache de fleurs. Les Rois ! les Rois ! partout. C'est une invasion ; du noble faubourg au noir faubourg ouvrier de la case bourgeoise à la hutte bohème du petit garni perdu dans les cieux au rez-de-chaussée gras et repus de l'océan turbulent à la placide campagne les Rois s'abattent en comme une nuée de joyeux bouffon, en pou points chamarrés. Ici dans la brèche exquise du petit ponpon d'émail, là dans la solide galeite familiale est cachée la grosse fête que l'on convoite ou que l'on redoute et le même morveux qui revient avec sa mie dorée année triomphale à toute la maisonnée qu'il y a d'un haricot de dans.

Partout on festoie, partout on trinque et comme un seul hurrah d'où s'élève au-dessus de la France républicaine pleine encore du souvenir de ses dynasties disparues : Le Roi boit ! le Roi boit ! Les saions s'illuminent, et dans cette orgie générale de fleurs de lys pour rire, grandes dames et honnêtes tendresses boivent joyeusement et aux tournois d'autant et aux amours défuntes.

Le monde d'artiste le monde littéraire, le grand monde et le demi-monde ont tiré les Rois ; il y a eu grande fête dans tous les hôtels connus, dans tous les boudoirs et dans toutes les redactions. Les Rois, Reines et sujets ont fraternisé. Fête charnue sur toute la ligne. A ce propos, comme il est bon d'avoir beaucoup de défauts, je crois bien faire en abordant le pavillon de l'indiscrétion. Voici donc quelques-unes des lettres que j'ai reçues, à l'occasion de l'Épiphanie :

« Très cher,
« J'ai été reine encore une fois ; nous étions tout un bataillon de fleurs pichettes ; c'était chez... au fait, où donc était-ce ? Chez Hill's, chez Baratte ou

chez moi ? J'ai tant bu de champagne que je ne m'en souviens plus. Tout ce que je puis dire c'est que j'étais reine. J'ai jeté la fève dans la coupe de mon voisin, un joli blond... un journaliste. Mais les autres ne l'entendaient pas ainsi ils se sont battus en combat singulier. Aucune effusion de sang, mais force bouillottes renversées. Enfin j'ai réussi à les mettre d'accord en les nommant tous chevaliers de ma jaretière rose... »

C'était d'un drôle...
« Léontine Godin »

« Cher Féal,
« Grévinette ! C'est joliment cela. Eh bien, je suis Grévinette !... Royauté de chiffon, je le sais. C'est dans mon boudoir que j'ai conquis ce grade l'autre soir. Nous étions une douzaine en présence d'un immense gâteau. On a la part du bon Dieu, la part du président de la République et la part de M. Gailliot. Il y a eu un déluge de Chateau-Lafite, suivi d'un déluge de Moët. Enfin un petit roy a soulevé, Charles VII a daigné me choisir pour sa compagne. Pas dégoûté ce monsieur. Je l'appellais petit dauphin, ce qui le faisait se révolter. A la fin, mon roy a glissé sous la table. Un seul jeune homme restait lucide, je l'ai pris à ma droite et me suis nommée régente. Il était six heures lorsque je suis revenue à moi. Le royaume était bien en désordre... Qu'importe... je tiens ma fève à votre disposition. »

« Annette Grévinette »

Mon vieux,
C'était d'une gaieté extraordinaire. Autrefois, j'ai tiré le diable par la queue, maintenant je tire les Rois. Le tirage a cinq ou six pas non plus désagréable. Bref, c'était très gai. Soudain je me suis trouvée mal, tous ces messieurs disaient qu'il fallait tirer la reine... de sa toue. Heureusement, je me suis tirée de ce mauvais pas, on m'a couronné solennellement de lys, je ne sais trop pourquoi. A ce qu'il paraît que c'est la mode quand on est reine.

AMÉLIE L'ITALIENNE.

Cher Directeur,
Triste ! Triste ! Les grandeurs ne me tentent plus. Les mamelles de la gloire sont enduites d'al-es. J'ai tiré les Rois après avoir fait tirer Sarah Barnum ! J'ai été reine et acclamée. Cela m'a rendu très triste encore. Mon jeu de cartes n'est plus au complet. Les valets sont partis, Lan-elot s'est enfui pour le Tonkin, Lahire pour l'Espagne. Je reste seule.

Triste ! Triste !

MARIE COLOMBIER.

Cher d'Asco,
Mon amour pour l'anarchie, n'exclue pas ma sympathie pour les Rois. Comme d'habitude le gâteau épiphannique a fait son apparition sur ma table. Par extraordinaire je n'ai pas été couronnée. La jeunesse primo l'ancienot. La fève est tombée dans le verre d'un jeune tendron qui n'a pas encore fait le tour de cythere. Je m'en suis consolée cette petite reine a de l'avenir. Elle a du geste et de l'audace, elle fera son chemin. Cette nouvelle majesté s'appelle... mais chut ! gardons le secret professionnel. Ce non appartient aux Brantome de l'avenir il ne m'appartient pas de le dévoiler.

BARONNE D'ANGE.

Cher,
Dignement fêté Rois couronné et revêtu pourpre par m's courtisans. Moins brave que Jeanne Hachette, ai laissé prendre mon boudoir par un bourgeois. Tant pis, j'ai les ténérailles. L'appelle Charles comme le vieux duc. Coïncidence étrange. Combien de temps durera ce nouveau règne ?

ZÉLIA DE BEAUVAIS.

Rouen, 6 janvier 84.
Beaucoup bruit. Grand festin. Nombreuses fèves champagne. Zéte te, Marie Bischoff, Louise l'Anglaise etc., nommée reine ; détrônée par Mercède, Crépé Chignon. Réco citation. Tout bien terminé. Ai été nommée reine in partibus.

ALEXANDRINE LA PUMIÈRE.

Mon Vieux,
Il y a belle lurette que je ne tire plus les Rois. Je mange la part du bon Dieu, parce qu'il donne la patte aux petits oiseaux et que j'ai été une très belle oiseau. Il y a longtemps de cela. Maintenant je me déplaime... pour faire place à d'autres.

THAMAR.

Reims, 7 janvier 84.
Nous avons tiré les Rois dans des bouillottes et nous avons bu des torrents de champagne. Malheureusement nous étions trop nombreuses, nous n'avons pu nous entendre ; nous avons dû nous séparer pour régner chacune de notre côté. Ici c'est la cité de Rois. C'est ici qu'étaient les saintes ampoules, on les a remplacées par des fioles argentées. Autres temps autres mœurs !

ROSE ET AIMER.

Cher d'Asco,
J'ai eu la fève, c'était une fête à surprise. A l'intérieur j'ai trouvé ce billet :
Madame, il fait grand froid, et j'ai lardé Soudan ».

« Signé : JAN »
Il y aura toujours des fustimés en France.
SARAH BERNHARDT.

Atti,
Nous avons tiré les Rois. Comment ? Nous ne saurions le dire. C'était très amusant. Nous étions habillées en reine, au déshabillé. Nous nous sommes conduites en reines, c'est-à-dire en tenant très-haut le pennon de l'amour sans frein.

BARONNE DE SAINT-OUIN. — MA MÈRE
M'ATTEND. — PAULINE DESGORGES.
— JOSÉPHINE ODET.

Cher Monsieur,
Nous avons fait un bruit épouvantable. Un de ces messieurs a brisé une statuette de Grévin qui avait la chemise, le Vendal ! Si Grévinette savait ça ! Nous étions plus rudes dames, mais madame Ma rison était absente. On n'en a pas moins ri. Dans ce gâteau, il y avait un petit diable d'or, il avait une ficelle et gestionnait très drôlement, je l'ai avalé. Voilà que j'ai le diable au corps, car une reine c'est ennuyeux. Fort heureusement, le petit bonhomme reste coi, depuis que je l'ai englouti. Pourvu qu'il ne lui prenne pas la fantaisie de rester une neuvaine de mois mon locataire.

JENNY MERLUCHON.

Cher,
Nous étions deux, Lui et moi. Nous avons mis le gâteau sur la table et nous avons bu du Roséler, nous en avons beaucoup bu, trop bu même. Nos deux têtes se sont mises à tourner, nous nous sommes embrassées comme deux tourtereaux au printemps ; nous avons fait beaucoup de folles. Il est jeune et ma foi, je crois que je le relèverai. Je ne saurais trop vous raconter ce qui s'est passé, mais le matin dans une pose très drôle, je me suis trouvée couchée sur le gâteau demeuré intact... Qu'en pensez-vous ?

DELPHINE DE LIZY.

Marseille, 7 janvier 84.
Nous étions je ne sais où, ma mémoire est fait défaut. Il n'y avait que des femmes. C'était très drôle, je pourrais les nommer toutes, mais je suis désolée. Nous avons été toutes reines à tour de rôle. Henriette, Lyon, en était, et puis Ma le Cavillon, et puis bien d'autres... mais chut ! la discrétion avant tout.

MAGDELINE DESGORGES.

Cher directeur,
Il paraît que j'étais très émue. Ils m'ont raconté cela ; moi je ne me rappelle plus rien. On m'avait affublé d'or, aux trois ordes, et l'on me portait dans un palanquin improvisé, ce devait être très baroque. Chaque fois que je demandais à boire, l'un d'eux me présentait une coupe pleine en disant : « Que votre majesté soit servie soit satisfaite et de l'al-es » et je buvais... J'ai tant bu, que j'en suis encore toute choquée. Ils m'ont l'hapé, ils m'ont rendu une foule d'honneurs... Ah ! quel métier fatigant que celui de reine. J'en suis aux trois quarts morte... »

JULIETTE LA SUAVE

Monsieur,
Jusqu'à dix heures je l'ai attendu dans un café. J'avais grand leur. A dix heures, il est venu pour tant, un paquet qui flairait très bon. No s nous sommes sauvés comme des voleurs chez moi et nous avons fait la fête des Rois. J'ai eu la fève, mais il n'a jamais voulu être roi, il s'est contenté d'être valet, un valet charmant qui m'a débarrassé de tous mes ornements et m'a conté force bêtises. J'ai eu jusqu'à l'indemnié matin. Ah ! si toutes les souveraines avaient eu d'aussi infatigables conteurs !

SUZANNE DE PAS-D'ÉTOILE.

Je pourrais encore en citer cinquante, mais hélas, quelque désir que j'ai d'être agréable à mes lectrices, je dois m'arrêter là. Il y a lo temps que j'ai dépassé le cadre qu'il m'est permis de remplir en ce journal. Comme tout le monde « la Bavarde » a eu son gâteau elle a convié tous ses rédacteurs à la célébration de la fève, et c'est à notre ami D-sclauzas qu'est échue la graine mystérieuse. De bonno humeur il a coiffé cette couronne par dessus son bonnet pluvien et a bu à toutes nos lectrices ne regretant qu'une chose : ne pouvoir pas les faire reines toutes à la fois.

L. D'ASCO.

L'HIVER

La froidure a tari la source fraîche et pure ;
Le sillon s'est fermé ; les champs n'ont plus de fleurs.
Le ruisseau, dans les bois, a perdu son murmure ;
Si l'oiseau chante encore, il chante ses douleurs.
Pourtant le vent mugit dans la forêt profonde,
Le torrent lointain des monts, emporte les bois morts.

Déjà son lit de ros ne contient plus son onde
Et ses flots frémissants bondissent loin des bords.

C'est l'hiver !... oh ! l'hiver ! et son hideux cortège !...
— Cette femme au sein nu, l'œil hagard, ricanant.
C'est l'hiver ! — Et là-bas, sous un linceul déneigé,
C'est l'hiver ! — qu'on voit inerte... est son enfant.

L'hiver, c'est la douleur ! l'hiver, c'est la misère,
La mansarde sans feu, les malheureux sans pain !
L'hiver est pour le pauvre un horrible suaire
Qui couvre ses haillons, quand redouble sa faim.

Voyez-vous cette lampe à travers les ténèbres ?
Elle éclaire ce soir, — drapée dans son orgueil, —
Un vaillant moribond ! mais les torches funèbres
S'allumeront demain autour de son cercueil.

Eh ! qu'importe après tout ! l'hiver — sans conscience, —
Couronne le vieillard s'il brise le berceau !
Et s'il flétrit la fleur de la sainte innocence,
Dans sa robe de lin, il se taille un manteau.

LUCCIANI.

LA CHANSON ET LE CAFÉ-CONCERT

La mort de Darcier, cette grande physiognomie du dix-huitième siècle, a réveillé la mûte des pleuricheurs ridicules qui somnolaient dans je ne sais quel coin ignoré. Les couronnes d'immortelles jetées sur la tombe du pauvre grand ar se les ont subitement fait sortir de leur engourdissement et de tous côtés se sont élevés les p us discordants concerts de jérémiades qu'on puisse rêver. De *pro-fundis* ! La chanson française est morte ! Il y a plus d'un demi-siècle qu'on fait cette découverte-là lorsque rien de mieux ne se présente. Il fallait que Darcier mourût pour que ces gens la relissent et peut-être la referment-ils demain. Il y a toujours cent Christophe Colomb pour un nouveau monde dans le domaine des bêtises. La chanson française est-elle bien morte ou simplement malade ? C'est ce qu'il s'agit de savoir. Il y a quelquefois cinquante lieues de l'agonie à la tombe.

J'avoue que je me suis senti pris d'une furieuse envie de rire lorsque j'ai entendu l'autre jour tous ces pontifs crier en levant les bras au ciel et en se couvrant la tête de cendres : Las ! La chanson n'est plus ! Il n'y a plus de chanson. La pauvre belle est trépassée. Et parce que q quelques individus se sont amusés à nous servir pour la vingtième fois un vieux plat réchauffé, madame la chronique a pris sa plume la mieux taillée pour écrire à droite et à gauche, la folle qu'elle est : Une pauvre fille du nom de chanson vient de mourir ; priez Dieu pour elle !...

Ces bo hommes-là ignorent probablement que la chanson est par dessus tout française et tant qu'il restera des Français sur ce misérable globe on chantera. La chanson française est immortelle. D'aucuns nous conduisent au café-concert et nous font entendre les refrains en vogue en nous disant que ce sont les *requiem* en psalmodie en l'honneur de la pauvre défunte. Ils nous font voyager de bous-bous en bous-bous, nous montrent les coulisses ; les chanteuses et s'écrient d'un air vainqueur : Vous voyez bien que la chanson est morte. Pauvres esprits ! comme il faut peu de chose pour vous effaroucher et vous faire battre la campagne !

J'estime tout d'abord qu'on doit être de son temps. Puisque nous sommes au seuil du vingtième siècle, pourquoi diable irions-nous frapper à l'huis de celui de Louis XIV ? Soyons modernes avant tout et soyons Parisiens. Sans doute l'ineptie scie de *Taline* et *Gugusse* est loin d'égaliser les vieilles romances de nos pères. Je ne comparerais pas l'*Amant d'Amélie* à cette si fraîche complainte qu'on fredonne encore dans la campagne et qui chante les amours d'un chevalier revenant de la guerre. Mais est-ce à dire que la chanson française soit morte ?

Le Français ne saurait vivre sans chanson. Son esprit naturellement allègre est sans cesse hanté par un refrain, il a toujours quelques arpeges sur les lèvres.

Le café-concert est actuellement en grand honneur en France ; il tient la première place aux côtés du théâtre et beaucoup préfèrent sa petite scène joyeuse à celle du théâtre. Le concert est libre, on y boit, on y cause, on y fume à son aise. Nous aimons cela. L'été qu'on du théâtre nous gêne ; au concert l'épave toute notre gauloiserie. Là le mot risqué, la gaudriole ont leur place. On s'esclaffe joyeusement en écoutant ces mots drôles d'un comique quelconque ou les romances mignardes de quelque petite chanteuse à voix cristalline.

On ne chante plus Béranger ni Dupont, je

l'admets et je suis le premier à le déplore, mais croyez-vous donc, messieurs les moroses, que cela prouve qu'il n'y a plus de Dupont à l'horizon ni de Béranger à naître. Le Café-Concert est le temple de la chanson au dix-neuvième siècle. Est-ce notre faute à nous s'il n'y a plus de troubadours ? Paulus qui se tremousse comme une marionnette électrique, court après l'omnibus, ce qui prouve péremptoirement que nous ne vivons pas au temps des croisades. Bonne nuit mange de céré-visses en cabinet particulier au lieu d'aller distribuer des roses aux vainqueurs des tournois. Il est impossible d'être moyen-âge en 1884 et la chanson vigoureuse d'antan, et la chanson mignarde des petits abbés du dix-huitième siècle, ne sauraient plaire à nos maigres boudins.

Cependant la chanson française n'est pas morte. Et c'est le café-concert lui-même qui la soutient malgré ses rengaines idiotes et ses onomatopées ridicules.

Libert avec ses souliers à la poulaine et son air gâteux flagelle la gomme, tandis que Duparc enveloppe le son exquis grâce et de son art incomparable les couplets les plus banaux et les plus incolores. D'un autre côté, tandis que Léa d'Asco se lance à travers le monde des excentricités, que Madame Grandeur émeuve l'île, que Bourgeois célèbre la d'ye treille et que Chailleur roucoule ses innombrables tyroliennes, Limat se fait le roi du grotesque et Céline Chautout la princesse du rire inextinguible.

La chanson française n'est pas morte. A peine sommeille-t-elle de temps à autre, lorsque des géants comme Dupont l'ont trop fatiguée de leurs accolades. Après s'être laissé prendre la taille par les Béranger et les Nadaud, après avoir donné des niers baisers au Darcier elle peut s'isoler un instant. Mais vienne un nouveau luth, vienne une nouvelle âme et c'est alors que nous verrons si elle est morte la bonne fille gauloise qui rit clair et montre ses jambes sans pud-bonderie !

Qu'un nouveau soleil émerge à l'horizon et vous les verrez fuir, les refrains imbeciles, et vous les verrez choir les masques idiots que vous condamnez ! A côté du burlesque dont l'unique talent consiste à ouvrir la bouche de façon à y mettre le poing à côté de la nuit qui ne sait que deux gambades et trois grimaces ; à côté de l'étoile qui chante avec s jambes et qui n'a d'autre mérite que de montrer très haut les dentelles secrètes de son jupon, à côté de la petite femme qui frétille beaucoup, chante très faux et se décollette très bas, se trouvent les talents véritables devant lesquels on doit s'incliner. Ceux-là sont pour la vraie chanson ; comme moi ils savent qu'elle n'est pas morte et ne peut mourir, et ils la soutiennent en dépit des mauvais farceurs qui vo ent tout en noir, même les roses.

Ceux qui viennent dire : Il n'y a plus de chanson, mériteraient qu'on les gratifiât de quelques cellules à Charenton. La chanson populaire aux allures franches, au regard naïf, est restée, en dépit de tous les bous-bous. Allez aux concerts et vous y retrouverez ses airs les plus charmants, ceux qui nous viennent de par de là le moyen âge et dont on ignore les antécédents. Quant à la chanson parisienne, la chanson joyeuse et gauloise, hardie, marchant malgré tout, lançant à tous les vents son refrain persifleur, elle est aussi robuste que sa sœur. A côté d'elles la chanson d'amour couronnée de fleurs, languoureuse, avec ses phrases berçantes, minces mélodées d'ouces, puis la chanson qui rime, qui éclate comme une fanfare, enfamée, met dans tous les cœurs l'enthousiasme et l'ardeur. Est-ce dans les brouillards de la Tamise, est-ce parmi les cortège endormant des lacs d'Outre-Rhin qu'elle vit la chanson ? Est-ce au pays du soleil où elle revêt toujours les mêmes oripeaux roses ? Non. La chanson est française. Elle laisse tomber de son collier des perles qu'on ramasse, mais elle est française et immortelle. Et le vit, se manifeste à chaque pas, ici, au concert, aux faubourgs, dans les salons, dans les écoles. C'est elle qui mène les rondes et célèbre les victoires. C'est elle qui fait tomber les tyrans et les imposteurs, c'est elle qui conduit les gens à l'immortalité. Qu'elle s'appelle Marseillaise, Mimi Pinson ou Lisette, que sa coccarde soit rouge ou bleue, qu'elle soit brune ou blonde, elle est indéniablement vivante et c'est une de nos plus grandes gloires. Elle n'attend qu'une occasion favorable pour nous charmer et nous éblouir de nouveau. Elle est au café-concert aujourd'hui, elle sera demain au Penthéon malgré tous les grincements, malgré le Cayeau lui-même, cette Ac-démie du couplet, qui met des bâtons dans les roues du chaos aux refrains gaulois.

E. DESCLAUZAS.

ALMANACH DE « LA BAVARDE »

Ce curieux, cet étrange almanach a toujours un vif succès.

Ses articles étonnants, ses photographies plus étonnantes encore, justifient la curiosité du public.

Le dix-septième mille est en vente dès aujourd'hui chez tous les libraires. Nous continuerons à faire des envois à tous les souscripteurs qui nous feront parvenir un bon de poste de 1 franc. Ils sont délivrés dans tous les bureaux de poste.

Silhouette d'une Demi-Mondaine

TONINE

Qui ne connaît les petits chevaux de Tonine ?

Il y a deux ans, ils révolutionnèrent tout le monde qui s'amusa à Vichy. Toutes les tendresses en renom, tous les pschuteux sportifs en renom, tous les s'entretenaient des petits chevaux de Tonine. C'étaient chaque jour des paris à n'en plus finir, des sté-pole-chasse pour lesquels on eut vendu ses derniers bijoux. Les lions dansaient de la belle façon sautant à droite et à gauche souvent dans l'escarcelle de la dame, s'en le caprice du hasard et de la fortune, ces deux inséparables fustimés de la vie. L'un s'appelait Bitame, l'autre Etincelle, un troisième Fleur-de-lys et l'on pariait effrénément pour Fleur de Lys et pour Etincelle. La chronique racontait les exploits de ces poneys miniature et leur maîtresse pour n'en être pas aussi titrée que le baron Lagrange n'en était pas moins célèbre.

On eût presque dit les écuries de Tonine, comme ont dit les écuries de Jotschild.

Rien n'était plus vain que d'aller faire un tour au manège Tonine. On perdait une centaine de francs avant ledéjeuner, cela servait d'apéritif. Au Parc, aux sources, dans les hôtels, dans les cafés, à Casset et dans toutes les villas, on parlait de ces fameux chevaux, si bien qu'on apprit un beau jour l'histoire de la chevalière. Je ne sais pas trop que Brantome découvrit cela, mais ce fut une vraie révolution dans le high-life lorsqu'on mit en lumière les parchemins secrets de cette honnête dame.

Son histoire est assez lamentable, et parmi les amazones du batillon de Cythere quels que soient ses exploits et les petits scandales qu'elle suscite elle est de celles qui l'on doit se montrer indulgent. La breb's qu'on précipite dans le gouffre est plus à plaindre que l'imbecille agnelle de Panurge qui suit ses compagnons égarés et va se jeter naïvement dans le premier abîme venu. J'ai toujours eu pitié des roses dont on brise la tige avant qu'elle ne soit déflorée. Tonine est de celles-là. Elle était née au hasard n'ayant rien qui la poussât plutôt sur la voie du mal que sur le bon chemin. On lui a fait faire des son plus tendre âge l'apprentissage du vice. On lui a dit tu seras courtisane ; elle s'est laissée conduire aveuglément à l'autel ignorant le mal qu'il pouvait y avoir à être courtisane. A peine l'heure de la nudité était-elle sonnée à l'horloge de sa vie qu'on la para des vêtements de la vierge l'ile. On lui montra l'irrésistible et vertigineuse pente qui s'ouvrait devant elle ; on la poussa dans ce sentier de perversité, en lui disant : « Va ! » — La pauvre partit de tûte la vitesse de ses jambes d'enfant. Elle court encore, et p-t-ûtre courra-t-elle encore longtemps, jusqu'à ce qu'elle rencontre l'obstacle définitif qui est la fin de tout ou le gouffre isonnable qui tout à coup et fait tout oublier.

C'est-à-dire la charbon qu'elle est née.

A Rive-de-Gier la noircie citée morose qu'un rayon de soleil ne peut parvenir à égayer complètement, et qu'on garde en dépit de tout à la surface la tristesse accablante des puits de houille, l'innombrable et douloureuse mélancolie des sonneries affreux ou comme des ombres, les hommes noirs vont courbés sous les voûtes poissant les wagonnets à la lueur incertaine des lampes Davis. Je ne connais rien de plus implacablement attristant que ces vil es qui ressemblent à des fous babillois ou à des eaux fortes qu'éclairait seulement de ci, de là un coin de ciel blafard sali par la fumée des longues cheminées.

Malgré ces paysages sombres, ces rues sales et ces maisons misérables, c'était un enfant gai. Elle avait su en dépit de

iment, la belle, vous avez la tête trop du bonnet. Vous devriez cependant comprendre que votre colère, pas que vos menaces, ne sauraient nous humilier. Du reste, nous avons des moyens de vous réduire au silence. Ainsi, nous pourrions prévenir votre nabab si vous connaissez la jalousie de l'exécution nocturne dont vous faisiez partie et dernièrement. Vous ne suiviez pas grande route alors.

Valentine la licheuse voudrait-elle se dire ce qu'elle faisait, dernièrement, à un coin écarté du quartier Perrin. La belle est restée près de 2 heures, nuit et sous une pluie torrentielle. Le guet. S'agit-il d'un nabab ou d'un bien n'était-il question que de la vengeance. Il y a les deux hypothèses.

Maria Gratton semble revenir un peu de l'eau. Nous l'avons aperçue, l'autre jour, avec un monsieur très vilain, dans une voiture de place, se dirigeant vers l'Esplanade. Espérons que ce sera la fin de l'histoire.

La Pompière qui devrait être l'enfant de la rue de Nanteuil leur est, paraît-il, très sympathique. Nous les avons entendus l'autre jour, ces braves ! faire la belle horizontale, des réflexions sur les courtisanes pour que nous nous en tenions de les donner ici. On n'est pas trahi que par les siens.

La brasserie des Jacobins est favorisée, à ce point, d'un admirable trio d'Hebés. M. Martineau est enfin satisfait et ses clients aussi. Les trois grâces qui ont l'ambrosia aux Jacobins sont : Eugénie Sphinx, la délicieuse Sphinx qui a l'art de déchiffrer les énigmes qui séduisent les cœurs. Marie B. une mignonne enfant qui est non seulement une Hébé accomplie, mais encore une écuyère ravissante et enfin Jenny Gracieuse que nos collaborateurs ont tour à tour confondue avec Fanny Ambiance et Fanny Officier. L'Hébé de M. Martineau ne désire pas être confondue avec ses homonymes, ce en quoi elle a raison. Elle est plus sérieuse que comète et sur elle se possèdent des formes appétissantes, et elle ne possède pas morgue de la vieille Officier. Ce gentil bataillon a reçu, paraît-il, le premier de l'An, des cadeaux splendides. Les nababs de ces dames font bien des choses. C'est ce que disent les clients qui admirent le beau manteau de Sphinx et le bracelet de Marie.

A quoi a servi cet arrêté contre les les de la brasserie, dit Madeleine, ex-cessive à la Gauloise, sinon que de nier de la concurrence dans le métier de cocottes ? C'est sans doute à cause de cette concurrence qu'elle s'est pensée plus d'arrêter car nous l'avons vue au Cirque médié escortée de deux nababs d'un œil plus que douteux.

Catherine de Plaisard fidèle depuis des quatre mois, voilà qui vous paraît surprenant et pourtant, cela est. Cette épinglée, que tant ont connue sous le plus vadoille de Lyon et de la banlieue, est devenue sérieuse, à un point que toutes les distractions, le casino, par exemple, où on la voyait souvent, ne lui offrent aucun charme. C'est qu'elle aime ! ce qui n'était pas encore arrivé. Heureux hussard ! Car c'est un hussard qui est cause de cet amour.

Pauvre Céline Ducuryl. Est-ce que la concurrence serait plus que quelque chose dans la déche épouvantable qu'elle bat ce moment. Nous l'avons vue samedi dans un costume bien trippé.

Depuis que Marie des Chaises lit les mots, elle ne cesse d'en citer à tout propos. Nous l'avons entendue mercredi dernier dire à un de ses amis : Tu sais, cher, j'ai deux cousins, j'en ai un su de Germain et un autre y sue des lèdes. Et de rire là-dessus.

C'est tout décidé : Adrienne Roux va partir incessamment pour Nice. Toutes ses dettes sont payées et les nababs qui ont servi à cela sont avertis. Elle nous quitte sans souci comme sans regret ; mais l'espoir est si grand et les cas sont si fous à Nice.

Jeanne Confort ferait bien de ménager un peu ses boudins. Nous en entendons un jeudi dernier en parlant d'elle à un de ses semblables : « Jeanne me fera assez pincer un hume, songe donc, attends-tu dans les cours de minuit à deux heures dans la salle à manger qui est froide, que son nabab décampe » Tout cela entendé de son cher que pour abréger je ne vous le dit pas.

Maria Planché à Pain était au Cirque tancy samedi soir, avec son inséparable amie Mathilde qui l'ose guère se montrer, craignant toujours la propriétaire de la rue de la Préfecture, qu'elle a oubliée de solder.

Elle a Garance et Marcellé Abel vont voir un duel sérieux. Les hostilités sont commencées. De niérent ces deux biches se sont rencontrées dans le même wagon, entre Lyon et Sathonay, sans le l'événement de deux fantasmes, les chevaux des coiffeurs qui les fournissent, seraient restés sur le champ de bataille.

Pauvre Marcellé, elle n'aura pas le dessus ! A propos on l'attend toujours à Paris.

Les tables de jeux expulsées de Lyon, sont installées à la Valbonne. Nous nous demandons si ce camp va devenir une succursale de Monte-Carlo.

Toutes les belles petites qui attirent le jeu s'y réunissent chaque soir, vendredi notamment, il y avait belle chambre. Caro la somptueuse, Jeanne Perrin, Ida Tenor et une nouvelle débutante qui n'a pas encore 17 ans, mais qui promet beaucoup, jouaient gros partie.

La mère G. dard était le lendemain obligée de consoler la petite ingénue complètement mise à sec.

A la première de « Deit-on le dire » nous avons constaté la présence de plusieurs horizontales de marque, citons : Joséphine Odet, costume broché, chapeau noir et rose ; Adèle D. sanses, costume noir, chapeau noir et rouge ; Jeanne Confort, costume velours garni de perles ; Caroline la Marseillaise, costume velours vert garni de broderies, très joli et bien porté ; Lucy Maia, costume crème, chapeau grenat ; Eli a Email, toilette noire ; Marie Paccard, costume en dentelles noir ; Marie Châtelain, corsage broché noir et or ; Clémentine la parisienne, très bien dans un costume velours noir avec col de dentelle.

Nous sommes enfin débarrassés de Jenny Bidet et de Maria la boulotte. Ces deux sœurs de Gambrius, célèbres par leurs scandales, sont chassées des brasseries lyonnaises. Jenny, bonne fille mais ivrogne trépassa peut-être un nabab qui la consolera. Quand à Maria elle ne lui reste comme perspective que les maisons à gros numéro, elle sera alors dans son milieu.

Le Skating des Foli-s-Bergères attire toujours nos belles épinglées. Dimanche il y avait une fort jolie réunion de patineuses glissant folles bacchantes sur le rink comme les glissent insouciantes dans la vie, citons les plus connues : Jeanne Childebert, en costumes à fleurs et pelerine fourrures ; Ida Tenor toujours étrange, en manteau broché et chapeau rouge ; la belle Caroline la marseillaise fort élégante dans un costume gros bleu ; Caro, la somptueuse, en costume grenat, elle avait l'air de chercher si elle n'y avait pas une roulette dans un coin de la salle ; Céline Decurtly, costume bleu, pelerine fourrures ; Marguerite, qui n'est plus la souriante des Kailou, en costume loutre et chapeau noir ; Marie Brut sa suivante en toilette grise ; Jeanne Perrin qui regrette Fonfon en costume marron ; Toinine Francin toilette noire garnie de fourrures ; Lucie la folle costume loutre.

On a remarqué, au grand théâtre, Laure la pianiste, dans un costume crème du meilleur goût très bien porté et un chapeau grenat très vilain.

Anna, la brune Anna, fait bien ses affaires à l'Est. Cette Hébé a, du reste, toujours vu des min-sor d'ouvrir sous ses pas si bien qu'elle est hors des griffes de la déche. Elle était à bonne école pour capitaliser, ayant un amant haut-côté dans le monde de la bourse. Elle a profité des legs qu'elle a reçus et peut maintenant se détacher à son aise certains petits coupons qui ne sont pas à dédaigner. Que l'on soit ce que l'on veut, une brune Anna, il n'est pas cependant permis de critiquer ses sœurs qui n'ont pas obtenu le fameux certificat avec de tels sentiments, charmants, on peut s'exposer à terminer sa carrière dans la peau d'une marchande de chiffons ou de vieilles.

Qu'est devenu Jeanne Mélécast... Nul ne le sait... Comme un coup de foudre, le terrible arrêt l'a frappée et il a fallu poser sacoché et tablier. Maintenant, plus de ces caïtes carabinières ; les mâles coûtent trop chers lorsqu'il faut se les offrir soi-même. Livrognerie, espérances, sortira maintenant des habitudes de ce martyr de l'arrêté préfectoral. Que nos vœux l'accompagnent dans ce démonisme où elle va se lancer. La Bavarde, bonne mère, suivra ses pas.

Alice, la Stéphanoise, va quelquefois à l'assommoir. Samedi dernier elle s'y trouvait en compagnie d'une hébé que nous avons reconnue être la sœur de Francine du lycée et qui était dans un état d'obriété trop prononcé. Alice était réservée, cependant elle aurait bien pu prier son amie d'être moins inconvenante.

Lina, qui avait disparu de la circulation pendant quelque temps, a reparu dans nos murs. Notre 25^e reporter l'a aperçue devant les Jacobins dimanche à 11 heures du soir ; elle portait un manteau qui puait la déche.

Dimanche, à la matinée de Ma Camarade, on remarquait plusieurs artistes élégantes de nos concerts lyonnais. Citons tout d'abord Mlle Juliette Perrin très vilain dans un costume gris et noir et un chapeau feutre du meilleur goût ; Mlle Oudry, très bien aussi, et enfin Mlle Aubert, Alexandrine et Piccolini. Toutes ces dames ont beaucoup ri, surtout durant le 3^e acte.

Margot, ex-groffe, a décidément abandonné son ex-protecteur. Margot, qui avait l'habitude de nous, s'est vue obligée, un fois, de se certifier refusé, de chercher ailleurs un moyen plus productif. Ou la rencontre joyeusement avec de nouveaux adorateurs.

Chaque soir, on peut voir au café Berthoud, Fonfon en compagnie de Jeanne Childebert. Ces deux vertus font d'inter-

minables parties de cartes. On dit dans le public que la Childebert serait en voie de remplacer Jeanne Perrin.

Dans l'autre coin de la salle, on voit aussi très régulièrement chez Berthoud, Marie Gratton, Toinine Francin et Henriette Chailou. Ce trio ne vient là que pour se faire offrir à souper et bien souvent elles s'en vont le ventre creux.

Mercredi dernier, aux Célestins on remarquait : Joséphine Odet, Marie Bourdy, Miss Mary, Jeanne Confort, celle-ci paraissait fort triste.

Maria Bras d'acier, n'ayant pu obtenir son certificat, est remplacée par Elise la longue, à la Nuée Bleue. Elle a servi autrefois à la Taverne de l'Est, elle nous arrive d'un voyage au tour du monde.

Le Casino commence à être très fréquenté par nos belles épinglées ; nous y avons constaté la présence mercredi, de Jeanne Childebert, Ida Tenor, Marie Gratton, Caroline la marseillaise, Marcelle, Abel, Jenny M. Richon, Clémentine Sardine, Clémentine la parisienne, Toinine Francin.

Mardi soir nous avons vu au Café du Rhône tout le haut demi-monde jouant comme des furies. Marie Vincent, Adèle Desaug-s, Ma mère m'attend, Joséphine Odet, La vieille baronne, Louise, Egraz, Marie Mayor.

Mercredi, la charmante Lucy la folle faisait des achats considérables aux Deux Passages. Sa petite bonne avait toutes les peines du monde à suivre sa maîtresse tellement elle était chargée.

On annonce pour le deuxième samedi de janvier, le premier bal des Folies-Bergères.

Que nos belles petites se préparent l'administration a fait tous ses efforts pour donner aux bals de la saison tout l'attrait désirable.

Malgré son vilain climat, la ville de Lyon attire toujours celles de nos biches qui la quitte. Ainsi la petite Francine Velly qui était par là voici près d'un an pour Clermont nous est revenue toujours aussi maigre et aussi mauvaise langue.

Quelle se tienne sur ses gardes si elle veut se placer en brasserie, parce que la certificat ne lui a pas encore été accordé.

Virginie Beaux-Arts est également revenue de Carcassonne, où elle avait émigré il y a un mois.

Nous l'avons rencontrée jeudi chez Lamadon qui racontait les péripéties de son voyage.

Encore une qui aura de la peine pour obtenir son certificat.

Nous prions la grande Maria de la Famande de vouloir bien rendre les chemises qu'elle a prises à la bourse de son ancien nabab, celle-ci en a le plus grand besoin, mais probablement moins encore que Maria.

Une histoire qui quoique n'étant pas de la première fraîcheur, a cependant son intérêt, nous a été contée il y a quelques jours.

En sortant de la première représentation des Frères Gégé et au Gymnase Josephine la planteuseuse fit un tel scandale qu'on la conduisit au poste. Elle insulta les agents et fit tant, qu'elle était citée à comparaître jeudi dernier au petit parquet. Nous ferons connaître la condamnation qu'elle a encourue, car c'est la troisième fois que pareille chose lui arrive.

Zozo, la populaire Zozo, est dans notre ville. Cette Hébé s'est arrachée un instant aux douces joies de Clermont-Ferrand pour venir voir les petites amies, féliciter celles qui ont obtenu le certificat et consoler les autres. Bon cœur, va. Aussi l'at-on vue dans toutes les brasseries sans en oublier le Rocher de Cancale où sert une douce et aimable Hébé : Blanche.

Un triste débris de la vieille garde bordelaise vient d'arriver dans nos murs. Nous voulons parler de Marguerite la nantaise une des biches pour lesquelles la grande presse rompit autrefois des lances contre notre journal.

Marguerite qui n'a pas trouvé à Bordeaux d'aussi dociles pigeons, est venue ici où elle bat de l'aile. Mais sans succès. Il est vrai qu'elle est passablement décaite.

Encore deux victimes de l'arrêté Mascall : Catherine la stéphanoise s'est vue forcée de quitter les Salons, et Alice la stéphanoise, les 22 cantons.

Marguerite la Catalane continue à hanter l'Assommoir. C'est dans cette halle aux vadrouilles qu'elle continue à tendre ses laces. C'est probablement son costume à damiers noir et gris qui lui porte malheur car elle reste bredouille six jours sur sept. Elle a bien descendu l'Echelle. Marguerite ! c'est dommage, elle a de si beaux yeux ! où sont les fleurs d'autan. Marguerite... à Marseille, moi bon... ?

Sabine Biscaye ou Télégraphe continue à se bien porter. Nous tiendrons chaque semaine jusqu'à parfaite délivrance nos lecteurs au courant de la santé de Bibine. Nous ne serons pas méchants : n'insultez pas une femme qui tombe. » a si bien dit Victor Hugo.

Que faisait jeudi soir, ou plutôt qu'attendait Jeanne Deveaux à 7 heures 1/2 sur le quai de Retz en face le pont Morand... Les opinions sont diverses à ce sujet. D'aucuns prétendent que cette mignonne devait lui attendre son amoureux d'ailleurs, plus malins, nous ont certifié qu'elle attendait la venue du St-Esprit.

Serait-ce vrai, charmante Jeanne.

La Bavarde de jeudi a sensiblement contrarié Lucie du Mont-Blaise, à ce qu'il paraît. Monsieur de St Claire (de l'heure) voulait lire et Lucie ne voulait pas ; notre épinglée s'est vue réduite à l'extrémité d'arracher des mains de son nabab notre journal. Voulait-elle persuader son nouveau conquérant de son état de Mascotte... ?

Mercredi, Bacchus et Cupidon président au parc des grues de Bellecour. Ne vous étonnez pas, lecteurs et lectrices, les clients de ces lieux sont gens peu délicats. Étonné tenait mercredi soir une tuile des plus féériques qui faisait monter la pourpre aux joues de tous les vertueux de cet établissement. Il est vrai qu'à l'Assommoir on ne voit pas affichée la loi sur l'ivresse publique.

La toute petite Marie Gratton ne sait de ne pas écrire qu'elle fait faire sa correspondance par son amie Clotilde. Pourqu'elle suscite Marie Gratton a-t-elle laissé un monsieur se morfondre dans son allée pendant toute la nuit faute de vouloir lui ouvrir elle-même cette porte.

Catherine la Stéphanoise, d'illustre mémoire, malgré son âge avancé et son expérience veut encore faire parler d'elle ; cette fois c'est relativement au fameux certificat. Sur l'absence de ne pas l'obtenir elle a trouvé prudent de déposer sacoché et tablier à la brasserie des Salons et occupe maintenant ses loisirs, à faire passer sa rage sur ses anciens camarades, desquelles pourtant elle n'a pas à se plaindre. Les dites camarades, suivant elle sortent toutes, de certaines petites maisons où elle-même, paraît-il, a fait un suffisant séjour pour en garder quelques-unes des indolentes manières. Seulement comme cette brune hébé a plusieurs cordes à son arc, elle n'est pas trop embarrassée pour se subvenir désormais ; confiante en ses apparences et dans la naïveté des hommes elle veut (ce sont ses propres termes) se faire une petite armée de michefs qui suffiront largement à ses vœux ambitieuses.

Il reste à savoir si les nababs bon teint condescendront à ses desirs.

La grande Maria des quatre saisons adore les bonbons.

Le premier janvier, elle a déjeuné avec un potage, et le reste de la journée elle n'a fait que grignoter des marrons glacés.

La soirée s'est terminée par un souper en famille, entre parrain et marraine.

Nous avons appris que la grande Marguerite Brisse était très souffrante, nous faisons des vœux sincères pour le prompt rétablissement de l'ex-hébé de chez Lamadon.

Un conseil aux fils de Mars : N'allez pas à l'Est.

Francine, la blonde sœur de Lucy, ne daigne pas servir les militaires !

A la même brasserie, toute charmante et toute riée, Marie la somptueuse fait les délices des clients. Appelée à beaucoup de succès cette hébé.

Jeanne la Hsuarde est dans la désolation elle a perdu (pour l'instant du moins) son nabab.

Quelle jolie scène, l'autre jour au casino, dans unecage de gauche, Catherine de Plaisard, complètement grise se disputant avec son amie Irma !

AVIS IMPORTANT Vous tous qui avez reçu un coup de pied de la gale ! Venez, adressez vous au signor Jeanette, pharmacien à Dijon, qui seul possède le secret de vous guérir radicalement.

Saint-Etienne. — La neige qui, pendant quelques jours, a couvert nos toits et nos rues de blanc mat, a été fort mal accueillie le premier de l'an, qui est un jour tout de jeunesse pour les bêtes surtout, et pour les petites femmes car leur leur était fort désagréable de patager dans nos rues boueuses ; et cependant les étalages des magasins de bonnets étaient si attrayants ; les boutiques de confiseurs remplies de choses si appétissantes ; comment résister à la tentation de sortir pour acheter et manger des bonbons. Aussi avons-nous vu pas mal de filles d'Ève, érogant ces pralines, des marrons glacés ; Alice la grêle et Thérèse en faisaient une véritable consommation !

Les cabinets particuliers de Mulhouse ont vu de belles pour le premier de l'an. Jeanne la ciastresse ne savait où donner de la tête, ses nombreux adorateurs ne lui laissaient ni paix ni trêve on parle des splendides étrennes qu'elle aurait reçues cette hébé ; notamment un délicieux quadruple ; un lapin rose de la plus belle venue ! C'est d'un bon présage pour l'année qui commence. Nos félicitations belle Jeanne !

La grande Francine, ex-servante à Mulhouse, n'a pas encore trouvé une position sociale ni des protecteurs sérieux. Mardi, elle était à l'Eden, à paru un instant dans une loge occupée par des sous-officiers de dragon. Bonne fille, mais pas de chance.

Nous avons été très intrigués mardi, premier de l'an, à l'Eden, où nous étions allés passer la soirée, dans l'espoir d'y rencontrer quelques-unes de nos belles petites, nous n'en avons vu aucune. Seule, la loge 24 était agréablement garnie. Deux charmantes brunes, vêtues de satin et de velours, et les corsages garnis de fleurs naturelles qui exhalait une odeur délicieuse. Il nous a été impossible d'obtenir des renseignements de l'incompréhensible Si Ahon ; nous avons donc pu savoir le nom de ces deux charmantes dames, ni le monde auquel elles appartiennent. Une d'elles s'est promenade un instant dans les couloirs avec sa bonne, une jolie brunette ma foi ! Cette dame avait un air si fier et si distingué, que mes amis et moi nous sommes bien conversation avec elle, si ces lignes leur tombent sous les yeux, ces dames riront bien de notre ignorance, car elles ne doivent pas être inconnues à tout le monde ! Qu'en pensez-vous a-t-il M. Bonnard !

La blonde et mère Péroline, ex-coiffeuse,

à Annonay, est la plus heureuse entre toutes les femmes ; elle a fini par triompher de l'indifférence de son cher sous-officier ! Aussi est-on toujours en liesse au café Jacob, où elle a ses grandes et petites entrées !

La grasse Mathilde, fait la femme sérieuse, elle joue son rôle à la perfection, sa drôle dans sa petitesse ; on dirait une matrone romaine ! Elle ne sacrifie plus à Gambrius !

Qui donc nous racontait que la gentille Catherine de l'Opéra n'est pas d'humeur gracieuse ? Quelque maladroite à qui elle n'aura pas voulu accorder ses faveurs sans doute. Nous la prodrons hautement une des plus gracieuses hébés de la ville !

Berthe des Crouses qui jusqu'à ce jour n'avait réussi qu'à faire poser des lapins à fini par rencontrer un nabab qui la ramène à la hauteur. Aussi l'on dit de toutes parts que Berthe paie ses dettes ; nos compliments la belle. « Ce n'était pas trop tôt qu'en pensez-vous ? »

Jenny la Rousse, servante à la Brasserie Saint-Etienne annonce à tous les clients que la nouvelle année lui a inspiré un projet grandiose. Celui d'entrer au Couvent ! (Nous demandons lequel ! ?)

Une histoire déplorable est arrivée à la grosse négresse de la banque ; cette laitière de bas étage ayant eu des démêlés avec son ami M. La, la police est intervenue, on lui a octroyé un séjour forcé de 4 mois au château Floquet de Bellevue. Quant à son amie Maria, nous lui donnons volontiers un conseil celui de retourner dans sa capitale de Saint-Chamond où son étoile brillerait mieux qu'ici.

Victorine la Carpe est enchantée de l'aventure de la négresse cela se comprend. Victorine ayant été rossée par la négresse, un certain soir, c'est la vengeance ! A propos victorine apprenez tout de suite pourquoi l'on a surnommé la Carpe, car cause sans doute de votre vichie, si bien fondue ! de mauvais plaisants sans doute, il s'en trouve toujours.

Deux charmantes Artistes excitent chaque soir l'enthousiasme du public à l'Eden, ce sont Mmes. Rosa Kary et Marguerite. Cette dernière était légèrement indisposée le 1^{er} de l'an, mais notre charmante et sympathique Rosa à elle-même dans cette soirée une moisson de succès. Des bravos frénétiques délaissent de toutes parts lorsqu'elle paraît sur la scène ! elle est en ce moment l'enfant gâtée du public. Stéphanie, Harna, les cascadeuses, et avant tout, les biches s'amusent au Carnaval. Les danseuses commencent au son des grelots de la folie d Champagne qui paillette. Nos cascadeuses en renom arrivent en foule au Radon en chantant le petit bleu qu'elles dégustent à plein gosier ! Voici la reine : Clermont Tonnere et tout le bataillon de nos déesses du trottoir. Céline et son int'me ! Bidoché ! Jenny planche à pain, Clotilde, Catherine, Maria, Anaïs, Charlotte Léonie, G. Francis, Angèle, Jeanne Se vense, Marguerite Se vense, Antonette la petite Maria, Bellevue, etc. Francine de gauche, Marie Louise de droite. Ça va très bien. Aller, y de bon cœur m's belles, lève la jambe, lève, ne rincez pas vos plaisirs à l'heure, la vie est courte et la jeunesse aussi, usez, abusez, vous verrez plus tard... — Un Célibataire.

EDEN-CONCERT. — L'administration fait aviser le public stéphanois qu'elle a engagé pour quelques représentations seulement et à prix de grands sacrifices le couple Bruet et Rivière, célèbres artistes des concerts de Paris qui ont eu ces jours derniers une vogue immense à Lyon.

Nous engageons vivement les amateurs de beaux spectacles à se rendre à l'Eden pour y applaudir ces excellents artistes dont les débuts sont fixés au 8.

Nous aimons à croire que nos belles demoiselles se feront un point d'honneur d'accourir à ces charmantes soirées, ne faut-ce pas y déployer le luxe de leur chiffons !

Très prochainement l'ouverture des grands bals masqués qui ont eu l'an dernier un si éclatant succès ! Avis à nos belles demi-mondaines lyonnaises.

Un célibataire.

THEATRE. — « Le bel Armand ». C'est lundi qu'a eu lieu la représentation du bel Armand à l'Eden ; très peu de monde, à cette représentation, qui méritait cependant une salle comble.

Cette comédie très émouvante, très pathétique tracée à grandes lignes et renfermant ce qui est indispensable à toute œuvre théâtrale, l'intérêt toujours croissant, a obtenu un vrai succès, sur notre scène. M. Jannet sait faire, il multiplie et sème avec art tout ce qui peut ajouter au mérite de sa pièce et je ne puis que le complimenter sur son ouvrage qui, à été chaleureusement applaudi.

Sous les traits d'Armand, M. Régner a montré les ressources d'une intelligence élevée, et plus remarquables et un talent de composition vrai, sincère et véritablement étonnant. Dans sa dernière scène où il avoue sa faute à son fils, M. Régner a eu des accents véritablement émus et a été éblouissant.

M. Théier n'est pas sans qualités dans le rôle d'André Larocque et M. Garrand tient avec élégance celui de Fabrice Evrard, les autres rôles étaient tenus par M. Garnier, Montbars et Mlle Jassy et Delia. — A la semaine prochaine.

Clermont-Ferrand. — Chronique mondaine. — La semaine de l'été, pour nos charmantes hébés, l'occasion d'une jubilation démesurée, provoquée par les étrennes du jour de l'An ; aussi que de gracieux souvenirs et de chastes baibés ont été distribués par nos belles nées à leurs amis et ennemis d'autrefois ; plus de haines à l'hon, voire même contre les correspondants de la Bavarde qui, tous, ont pris une large part aux agapes fraternelles de ces dames. Par contre, une chronique sera bécote, et je ne produirai que des choses à nos charmantes épinglées ; toutefois, je ne pourrai d'arrêter de sanglants reproches à la grassouillette Aline et à la minuscule Thérèse, pour les suites vraiment phénoménales que ces cascadeuses avaient si légitimement attirées ces jours derniers ; j'engagerai fort les michefs garçons de ces dames à leur faire fabriquer un tonneau miniature, à seule fin de transporter à domicile ces vadrouilles, les jours où elles sont par trop humides.

La majeure partie de la bicherie clermontoise se rencontre au Bar Français. Je crois que la bonne qualité des consommations et surtout l'excellent service de cet établissement, sont les causes d'une fréquentation aussi assidue. Nous y avons vu Jeanne Dent d'Écheval, toujours aussi laide et aussi expansive. Dieu ! quel orage ! Je plains en toute sincérité les adorateurs de cette nymphé, Rosalie Bouchon-de-Carafa y fait moiteles apparitions. C'est vraiment dommage que Plimpton soit d'une taille si élevée, et que, malgré ses vaillants moustils et ses cris ininterrompus, on ne puisse voir derrière les complois que son chapeau d'écume superbe ment pécuni. Nous avons également aperçu Clara, à qui nous faisons des compliments pour sa bonne tenue. Comme barquet, l'office des respectueux bourgeois s'élevait quand à Zozo-la-Sté, hano, ses très gracieuses et amies clientes et servante honorée dudit établissement ; je lui offre comme bienvenue, un superbe petit couteau avec manche blanc, et un bureau de tabac à son amie Jeanne Tête-de-Singe. — Nulus.

Clermont-Ferrand. — Un drôle de bruit avait couru à Clermont, c'est l'exquise Fernande qui s'en était fait la messagère. Ma chère, disait-elle l'autre jour à une de ses

bonnes amies, cette infernale Bavarde qui a tant parlé sur mon compte est enfin punie par elle ou elle a péché, elle ne peut plus trouver de correspondants, car les anciens pour de la sainte croisade formée par moi p'ur l'extermination. Quel bonheur, ré, on dit la petite amie, je pourrais donc vadrouiller tout à mon aise sans avoir peur de le voir dans le plus prochain numéro il faut faire une réunion de toutes nos petites amies, on en buvait pas mal d'amer au quinquina, et de bordsaux de mauvaise marque, nous pourrions savoir quelle conduite tenir maintenant.

Ah ! belle petite, vous étiez donc la Bavarde bien morte et enterrée pourrir contre elle comme cela, détrempée, car moi et mon confrère Bi-ter, nous allons faire voir le fameux foudre avec lequel on touche que les fiammes de votre espèce, et désormais plus qu'avant, nous vous aurons à l'œil, et à la plume ; à bon entendeur salut.

Théâtre. — Laissons cela de côté, et parlons un peu du premier janvier. M. D. places, notre aimable et intelligent impresario a eu l'excellente idée de faire entrer tous les babs gratuits, et d'organiser une tombola à notre à la fin du spectacle qui se composait du Bossa, le drame si connue et si mouvementé que l'on connaît. Hétons nous de dire que la pièce a été très bien endue, mais il ne faut pas se dissimuler que quelques artistes ont des défauts, ainsi M. Fabry, le grand premier rôle de la pièce, pas bon coup à son public, nous pourrions M. Delavay, qui remplissait le rôle d'année dernière, M. Montier, est de plus en plus apprécié par les spectateurs, c'est une véritable artiste comme son mari. M. Montier qui remplace le rôle de Lagardère, rôle très difficile auquel il a su se plier, se plier et bien le mot propre, car on sait la posture qu'il est obligé de garder pendant presque toute la pièce, il a reculé aussi nombre d'applaudissements ainsi que M. Cariz (Cocardasse), qui n'a pas chargé son rôle, cette fois, et finira par se dégoûter de ce seul défaut, l'qui gâtait tout son jeu.

Nous sommes bonne soirée pour les Clermontois.

Variétés. — Plus on va dans cette charmante salle, plus on désire y aller, le directeur M. Bouillet, connu à Clermont pour sa générosité et son amabilité vis-à-vis de ses habitués, vient de baisser les prix pour permettre aux jeunes gens d'y venir tous. Nous devons dire que son appel est entendu, car tous les soirs, il fait presque salle comble.

De reste cela ne peut manquer avec des artistes tels que MM. Pelletier Paradiis, M. M. Martouret, M. Bon, et Bayroude. On ne peut pas que de voir du monde. Une bonne nouvelle, M. Darville, notre comique excentrique nous est revenu, tout le monde voudra aller l'applaudir. Un bon point à Mlle B. qui a tenu compte de nos observations, et qu'elle donne un peu plus de mouvement, un peu plus de chien, elle met beaucoup de malices et d'intentions dans ses charmantes chansonnettes, elle deviendra une bonne artiste et nous lui prédisons du succès car elle vient de renouer pour un mois.

Que dire de Mlle Boutonnet, sinon qu'elle est comète comète, un assigné, qu'elle rappelle tous les soirs, et M. Pelletier qui nous a fait plusieurs chanson dont une revue à Clermont il nous fait rire chaque soir.

Nous avons constaté la présence de plusieurs denos belles petites dans la salle entre autres, la Grande Titine, dragon habillé en femme qui a fait retourner tout le monde à plusieurs reprises, un peu plus de retenue. S. V. P.

Zozo est parti pour Lyon, mais elle compte revenir... — Bern.

Montluçon. — Qui a donc effrayé Amélie la Brave et Madeleine, dimanche à l'Alcazar ? Les deux horisontales sont entrées, ont demandé un vin chaud, et leur consommation à peine se vie, se sont envoyées sans souffrir mot, laissant la monnaie sur la table et leurs verres pleins.

La Poupée ne quitte plus les fauteuils de l'Alcazar, toujours accompagnée de son chaperon qui est rien moins que la folle femme. Croyez-vous donc, mignonne, que la débauche du contraste vous puisse être fructueuse ? Pourquoi jouer ainsi du reposoir ? — César de T. uries.

Echos demi-mondains. — Notre ville vient d'éprouver la perte de deux horizontales, partie qui n'est pas des plus douloureuses.

Les deux X... précédemment en garni route de Clermont, sont parties. Nous faisons des vœux pour que leur nabab ché l'ait fait envoyer son adresse. Avec lui, elles seront mieux châtiment, c'est ce que j'ai dit, depuis quel temps, leur faisait défaut à M. Deligon. Nous regrettons cependant que ce calé, au dépend des autres, ne leur ait pas envoyé un billet de mille pour solder la note du boulanger et de l'épicier. Avoir du foie dans ses bottes, et ne pas payer les dettes de ces bichettes, c'est pas chic, monsieur le Nabab !

— Depuis le nouvel an, Rosalie est charmante et toujours très gaie.

« Est-ce », ma poullette, parce qu'on vous a dotée d'un beau corsage noir qu'on vous êtes si aimable ! Si en e-t ainsi, tous mes remerciements à votre donateur chéri. Mais, un tout petit conseil : « Ne faites pas tant de bouvard avec votre amie la Blanche, on vous renvoie à chaque carrouel et surtout ne mandez-vous d'avoir le regard un peu moins sévère... Vous s'avez bien vite remplacé le mignon qui a été forcé de vous quitter. Vous l'avez regretté, je le sais ; ses rendez-vous sur l'avenue de la gare vous étaient agréables ! Laissez-moi vos vœux, ma mignonne, que certains lecteurs de la « Bavarde » vous adorent !

— Si Mlle M... et L... prennent encore le boulevard Courbis pour un urinoir, et

